

Fascination et fuite dans la rencontre de l'Autre

Willy Apollon

Volume 18, numéro 1, printemps 1993

Communautés culturelles et santé mentale II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/032245ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/032245ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Apollon, W. (1993). Fascination et fuite dans la rencontre de l'Autre. *Santé mentale au Québec*, 18(1), 9–22. <https://doi.org/10.7202/032245ar>



ÉDITORIAL

Fascination et fuite dans la rencontre de l'Autre

Willy Apollon*

Il y a là deux faces d'une même crainte qu'éprouve au bout d'un certain temps celui qui s'engage dans l'aventure de la culture québécoise. La rencontre de l'un et l'autre prend souvent les formes d'une histoire d'amour traversée d'avatars et d'illusions. Le premier temps est celui de la séduction, une attirance réciproque est soutenue par une curiosité qui ignore encore ses surprises. Le rapport du Québec à l'autre se soutient alors de cette générosité spontanée qui trahit l'émotion du moment. L'autre, surpris, s'abandonne à ce temps de grâce ou l'exploite comme on se jette sur un sursis, bouée de chaleur humaine où s'estompent les différences qui fondent les vraies rencontres. Au deuxième temps de la rencontre, chacun s'emploie à dessiner avec inquiétude d'un côté, avec distance de l'autre ce qui sera pour lui le vrai visage de l'Autre. Là commence la découverte de l'étranger. Du côté de l'immigrant une attente alors peut être ébranlée, qui ouvre un espace au surgissement d'autre chose. La fuite dans la «maladie» ou le drame psychosocial peut alors limiter le voyage aux paramètres de la «communauté ethnique». La prise en compte des différences comme jalons pour une nouvelle aventure peut dans une autre perspective initier un long et fructueux voyage, mais ce ne sera pas sans un certain coût de part et d'autre.

Nous, intervenants, spécialistes, consultants ou responsables, sommes en quelque sorte en dehors de l'histoire. Nous vivons une histoire qui s'écrit dans les médias ou dans les recherches et les rapports des spécialistes et les livres subventionnés, mais elle peut être loin parfois de celle qui se fait dans les rues, dans l'affrontement des jeunes ou des autochtones et des forces dites de l'ordre, celle qui se fait dans les tribunaux dans l'affrontement et la contestation des groupes

* L'auteur est docteur en philosophie et psychanalyste.

de pressions contre des valeurs traditionnelles, celle qui se fait dans le quotidien des familles ou de ce qui en reste, dans la confrontation de l'adolescence avec le désarroi des parents et de ceux qui en tiennent lieu, devant la déroute des fondements et face aux nouveaux défis historiques créés par leurs aînés. En bref, nous sommes hors histoire comme tous ceux qui traversent la mise en panne des valeurs ou l'inflation à répétition, en chantant «nous sommes les meilleurs, nous avons vaincu le communisme». Nous pouvons rester ainsi en marge de ce qui nous rejette en rendant caduques les dernières idéologies qui soutiennent nos assurances.

Cette négation passive de l'histoire n'est pas spécifiquement québécoise, elle est nord-américaine. Il se trouve que le Québec est aussi nord-américain. Mieux, il se revendique volontiers de l'Amérique du Nord. Cette attitude tranquille de maîtrise face à l'histoire fascine l'un des trois visages de l'Autre, celui qui retiendra ici toute mon attention: l'immigrant. Je ne m'attarderai pas à cette face cachée et très subtile du visage de l'Autre qu'est le «conquérant». Malgré la confusion souvent faussement entretenue, pour des raisons bien moins obscures qu'il n'y paraît à première vue, entre ces deux faces du visage de l'Autre, il n'y a aucune commune mesure entre le conquérant et l'immigrant. L'immigrant pour toutes sortes de raisons personnelles ou historiques fuit un monde et cherche refuge dans un autre, où il investira tout ce qu'il est dans un voyage «aller simple» sans billet de retour. Le conquérant lui n'est pas d'abord dans un processus de fuite en avant et de «sauve qui peut», il est fondamentalement un touriste muni de son billet de retour. Il est ou bien en vacances ou bien en affaires, mais il n'est pas en transhumance. Qu'il s'agisse d'amour ou d'argent ou d'enrichissement culturel, quelle que soit l'entreprise qui le rend étranger à la culture qui l'accueille, il en attend la confirmation de son statut de passant. Nous ne toucherons que peu le statut du conquérant et ce seulement dans la mesure où il est confondu à tort avec celui de l'immigrant.

Il y a enfin un troisième visage de l'Autre, le citoyen du monde dont nous ne parlerons pas vraiment. Il mérite toutefois d'être mentionné, car c'est une voie ouverte dans le Québec contemporain pour l'un et l'Autre, et à laquelle l'immigrant peut se trouver convié au bout du compte, et ce pas seulement à cause de l'échec possible de la rencontre de l'un et l'Autre. Cela peut même être l'effet inattendu du succès même de cette rencontre. Ce visage absolu de l'étranger, espérons-le, est l'avenir même de la rencontre de l'Autre. Tous étrangers les uns des autres, dans une différence chaque fois reconnue voire même cultivée, mais citoyens des mêmes espérances.

Structures et enjeux de la différence: conditions québécoises

Nous voudrions insister sur quelques faits anthropologiques qui dans une perspective psychanalytique conditionnent la structure et les avatars de la rencontre de l'un et l'Autre dans le Québec contemporain. Il faut souligner toutefois le biais fondamental de cette lecture dans cette affirmation contestable par quiconque, que je suis dans la trajectoire de l'immigrant. Et de là, c'est avec les moyens de la philosophie, de la réflexion anthropologique et psychanalytique que je tente de repérer les conditions québécoises des structures et enjeux de la différence dans la rencontre de l'un avec l'Autre.

L'appréhension de l'Autre

Toute culture se spécifie d'un mode de constitution et d'appréhension de l'Autre qui conditionne fondamentalement son rapport à l'étranger. La position psychanalytique sur cette question anthropologique du rapport à l'Autre dans une culture donnée introduit deux considérations de première importance. D'abord, une culture construit l'altérité de l'Autre comme une extériorité interne. L'altérité de l'Autre est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes. Elle définit notre différence, ce qui nous constitue comme un nous et pose les autres comme étrangers. Freud a en quelque sorte donné ses lettres de créance à cette altérité intime qui nous constitue, en inventant une forme singulière qu'il nomme l'inconscient. Lacan a mis en relief comment ce rapport à l'Autre est marqué par une dimension fondamentale au langage et à la culture, qu'il désigne le symbolique. Ces deux approches complémentaires de la question de l'Autre éclairent nos considérations sur le rapport à l'Autre dans une culture.

Le rapport à l'Autre dans une culture renvoie inévitablement à la question de l'autorité dernière qui fonde la Loi du sens, c'est-à-dire qui légitimise ce qui est recevable et croyable dans cette culture. Chaque culture a défini pour elle-même ce que l'on peut croire au-delà du vrai, au-delà du juridique et des faits. C'est une question fondamentale pour l'immigrant qui devra vivre de ce qui fait sens dans cette nouvelle culture qui l'accueille. En changeant d'espace culturel, il a perdu — et il en est souvent conscient — les conditions de ce qui faisait sens pour lui jusque là. L'immigrant est parti pour un voyage rempli d'illusions et de promesses qui ne seront jamais tenues. Il a abandonné son port d'attache, sans savoir que ce faisant, il a abandonné ses repères d'humanité. Ne faisant pas partie le plus souvent des cultures dominantes, il ne peut pas se payer le luxe de considérer son point de vue

culturel comme universel. Évidemment la question ne tracasse pas autant ceux pour qui ce sens va de soi puisqu'ils ne sont citoyens et habitants de leur culture qu'à la condition de ne pas en questionner les fondements. Le touriste, pour sa part, qu'il soit conquérant ou simplement voyageur, ne connaît pas de telles préoccupations, il sait qu'il n'y a qu'un sens, et que c'est le bon, et que c'est le sien. Il le transporte dans ses bagages et accroché à son sourire heureux. Il a en poche le certificat de la supériorité de son port d'origine. Avec sa caméra et son appareil photo dans ses bagages, il a de quoi réduire en un moment technologique ce qui lui est étranger. On montrera la photo pour évoquer l'étrangeté de l'autre, comme une garantie de supériorité morale. Il est partout chez lui. Son seul étonnement c'est qu'il y en a qui ne comprennent rien. Ils n'ont ni les mêmes lois, ni les mêmes goûts, ni les mêmes valeurs. En fait, ils n'ont ni lois, ni goût, ni valeurs, ou si peu de crédibles. En tout cas, ils n'atteignent pas à ces lois et valeurs qui sont universelles qui forment le goût, et donnent un ton d'humanité.

La deuxième considération qui semble essentielle dans le rapport à l'Autre qu'une culture constitue pour délimiter cet espace du «nous» et du familier à partir duquel se distinguent les autres, ceux que nous appelons si bien en québécois les «étranges», c'est une certaine modalité de la jouissance. Je dirais que l'Autre, cette intimité étrangère, est en quelque façon aussi un certain rapport d'exclusion avec une jouissance qui n'en finit pas d'insister. A la limite, on pourrait dire que ce que l'on refuse chez l'autre dans le racisme et toutes les formes du refus de l'étranger, c'est son mode de jouissance. Dans l'Autre, ce qui le rend plus étrange qu'étranger, et qui fait son manque de visage, c'est un certain rapport à la jouissance qui d'emblée paraît dangereux, culturellement dangereux sans que l'on puisse à prime abord identifier la nature exacte du danger. Cette absence de repère concernant l'excès pressenti dans les modalités du rapport de l'Autre à la jouissance détermine dans l'imaginaire de l'un l'horreur non dite et inavouable qu'inspire cette jouissance imputable à l'Autre. C'est comme si dans le fantasme de l'un tout ce qui de la jouissance est exclus de sa culture serait là accessible à fleur de peau sous le visage encore non identifiable de l'Autre.

Mais la rencontre de deux cultures se fait par la rencontre entre leurs membres. Il est remarquable que dans les campagnes haïtiennes, le Canada pour les Haïtiens, c'est strictement le Québec. Ce qu'ils savent du Canada n'est pas séparable de l'autorité du curé, de la bonté de la religieuse, de la gentillesse et de la générosité du coopérant. Et pour eux la culture québécoise se réduit strictement à ce qu'ils savent

et déduisent à partir de ces Québécois. Et pour eux, de là, tous les Canadiens sont pareils. Ils vivent tous et réagissent tous selon cette culture québécoise identifiée comme canadienne. Débarqué à Montréal quelques années ou quelques mois plus tard, le même campagnard haïtien aura la surprise de sa vie concernant ce qu'il appelait les Canadiens, qui, au mieux ne seront plus pour lui qu'une équipe de hockey du moins pendant quelque temps. Mais il ne perdra pas sa première perception du Québécois. Cette première perception lui avait permis en effet d'identifier sa différence en même temps qu'il assimilait une étrangeté dangereuse pour ses certitudes. Transplanté dans l'insécurité de la grande ville étrangère, cette première perception devient encore plus importante dans son mode de défense contre l'inconnu. Ses rencontres avec les officiers d'immigration, les propriétaires ou les gérants de logement, les employeurs ou les intervenants des services de santé l'aideront plus à affiner sa première aperception de ce qui commence à lui apparaître plus complexe et plus dangereux pour ses certitudes premières qu'il ne l'avait imaginé dans un premier temps. Le premier enthousiasme passé, il se repliera sur les discours de l'enclos d'immigrant de sa communauté d'origine pour tenter d'arraisonner le désordre psychique que sa nouvelle aventure aura fait surgir en lui. Il ne sait pas encore, peut-être ne le saura-t-il jamais, qu'il a perdu des repères culturels fondamentaux indispensables à son rapport à la jouissance et à son rapport au croyable.

Que lui arrive-t-il donc?

J'ai simulé le cas d'un Haïtien, mais dans une problématique tout à fait applicable à tout autre culture ou ethnie, en m'en tenant à la question de la jouissance et à celle des conditions du croyable. De plus j'envisage le cas spécifique de l'immigrant, donc de celui qui part sans billet de retour et qui ne peut qu'investir à corps perdu le nouvel espace culturel qui désormais va déterminer pour lui les conditions de la jouissance comme les limites de la coexistence. Celui-là ne sait pas qu'en s'engageant dans un tel voyage, il vient d'abandonner l'espace où il peut encore compter sur des repères sûrs concernant ce qui est convenable et de ce qui est croyable au delà des limites du droit et de la vérité. Il ne sait pas qu'il vient de perdre ce qui pour lui était certain quant au sens de sa vie et de ses espérances, en échange de ce qui n'est encore qu'illusions et attentes. Il n'est pas un «touriste», car sans billet retour, il ne peut compter sur les certitudes de ce qui serait son vrai port d'attache. Contrairement au conquérant, si jamais il retourne au port, il devra gagner et son billet de retour et son droit à une

nouvelle place, car il aura perdu définitivement sa case de départ. Et quand même il retournerait en héros plutôt qu'en traître, ce ne sera pas sans payer le prix fort. Il lui reste encore à apprendre tout cela. Pour le moment il n'est qu'au début de ses peines.

Par rapport au conquérant la culture d'accueil définit d'emblée sa position de défense, faite de distance polie et de critique silencieuse mais cynique. Les humoristes québécois ne manquent pas de matériel quand ils décident d'exercer leur génie propre à épinglez les comportements culturels d'un Français ou ceux d'un Américain ou d'un Anglo-canadien. On voit venir de loin le conquérant avec ses gros sabots et sa langue de bois, c'est plutôt lui qui avance en éléphant dans un jeu de quilles. Là la lutte est précise, la stratégie simple: plier en silence à court terme et tirer les bénéfices d'un recul stratégique qui arrive toujours trop tard, à moyen et à long terme, quand la trappe se referme sur le trappeur inexpérimenté. A ce jeu, les hommes d'affaires québécois sont passés maîtres, quand à la trempe ils savent ajouter le style.

Toute autre est la confrontation avec l'immigrant. Ayant perdu ses repères symboliques et inconscients même à son insu, l'immigrant interroge les fondements des repères de celui qui l'accueille. Cette quête du visage de l'Autre au-delà de ses masques exprime une peur profonde de mal s'exprimer, de ne pas être entendu et en fin de compte d'être dans la position d'avoir trompé l'Autre par le choix maladroit de ses mots. Car fondamentalement, dans la langue de l'Autre, ses mots ne sont que les mots de l'Autre. Il trahit son incompetence à dire sa perte de repères qui invalide son dire, dans les mots même qu'il découpe dans la langue de l'Autre pour dire son embarras et son mal à dire. Aussi il est tendu dans la quête de ce qui peut lui livrer quelque trait de ce que l'Autre ne peut pas ne pas entendre. Il interroge de son regard, comme de son inquiétude intime les conditions du croyable pour l'Autre. A quelles conditions va-t-il entendre ce que j'ai à lui dire? Cela lui sera-t-il convenable? Me trouvera-t-il croyable? Qu'est-ce qui est convenable pour lui? A quel moment se ferme-t-il à toute écoute? Que puis-je dire et comment, qui soit pour lui audible et croyable?

Un sentiment profond, et quelque part révoltant, d'être coupable avant même que de dire quoi que ce soit, plonge ainsi l'immigrant dans cette crainte intime d'être trompeur sans le vouloir, du fait de ne pas posséder les règles et les conditions du croyable. Sa façon de scruter l'accueil, peut alors de façon trompeuse paraître pouvoir s'assimiler à l'assurance conquérante du touriste. D'autant plus que l'une des premières choses qu'il apprend à ses dépens c'est d'être ou de

paraître affirmatif ou sûr de soi, pour être reçu ou paraître croyable. Face à l'officier d'immigration, ou à l'employeur, ou à la police ou à tous ces officiers que son milieu ethnique et/ou son expérience assimile à l'équivalent du «macoute», le détenteur d'un pouvoir usurpé, toute hésitation ou toute surprise habitée d'ignorance est dans les codes de l'Autre, décriptable comme tromperie.

La blessure et la parade de l'un dans l'accueil de l'Autre

Quand l'accueil ne se fait pas d'avance dans une problématique de paternalisme où la différence de l'immigrant est d'avance effacée, alors nécessairement son inquiétude intime suscite chez l'hôte un double mouvement. C'est d'abord la fascination qui prend la forme détournée d'une quête du nouveau réductible à une curiosité à la fois intellectuelle et culturelle. Ce premier temps est une véritable lune de miel d'une durée indéfinie dépendant strictement des avatars à venir de la relation. Pour l'immigrant, qui n'arrive pas à y croire, c'est l'enthousiasme sur un fond d'inquiétude et de désarroi. Pour le Québécois, c'est cette joie profonde d'être nécessaire à quelqu'un, mais joie minée intimement par la mise en question de ses assurances quant à la jouissance et quant aux conditions du croyable. Il ne sait pas exactement ce qui mine sa joie. Mais ce danger est aussi certain que sa découverte de la joie profonde de donner est certaine. Il peut fuir en avant donnant libre cours à l'activisme rassurant d'être un parrain. Au moment des règlements et des réajustements affectifs inévitables sa déception n'en sera que plus profonde.

Pourtant, dans ce temps de grâce des lunes de miel, il offre à l'Autre l'une de ses plus belles chances par son assurance obstinée que demain sera meilleur. L'immigrant se demande souvent sur quoi repose cette assurance bien québécoise, que nous partageons avec l'Amérique du nord, que l'avenir se doit d'être l'accomplissement des aspirations du passé. Un tel axiome vécu comme un fait anthropologique jamais remis en question quant à son fondement, maintient tout un peuple dans l'ambiguïté sur ce qu'il en est de la constitution qui doit définir pour lui les conditions du recevable comme les limites de l'inouï. On pourrait en effet poser sur ce mode d'une anthropologie québécoise le rapport du Québec à une loi fondamentale qui définirait une fois pour toute le sens de son histoire dans le concert des nations. Au-delà des oppositions politiques, dans ses violences au niveau d'une élite comme dans ses indifférences affectées au niveau des classes aux prises pour leur survie avec les crises à répétition de l'économie libérale, le débat constitutionnel témoigne d'un rapport singulier du

Québécois au fondement du sens, à ce qui conditionne pour lui le croyable. Une quête indéfinissable d'un impossible fondement, avec à la limite le rejet de ce qui pourrait en bout de ligne arrêter cette quête sur un leurre. De là peuvent s'apprécier, son horreur des maîtres, sa méfiance du savoir, sa distance vis à vis du touriste, sa fascination inavouable pour le visage de l'Autre qui renouvelle en lui sa quête sans espoir d'une limite pour l'inouï. L'art sous toutes ses formes reste son havre, pour ce qu'il lui offre de sursis esthétique contre l'éthique des choix sans lendemain.

L'immigrant le relance donc dans son voyage intime, où sa propre incertitude lui sert de balise contre tout choix d'avenir qui n'accomplirait pas les rêves de son passé. C'est ce que tout politicien lui promet, mais il connaît la chanson. Cette esthétique du sursis, en deçà des choix historiques qui fixent une ligne d'avenir qui ne réglerait pas nécessairement les comptes du passé, c'est précisément ce que très tôt l'immigrant interroge avec un désarroi certain. Il n'est pas sans faire un lien entre cette question des fondements où se justifient des choix de société qui lient l'histoire, aux questions apparemment plus éloignées et subjectives de la famille, de l'autorité paternelle et du phallus. Toutes ces questions font butées pour l'immigrant, avec un premier temps idyllique pour les femmes et un deuxième temps plus problématique pour les rapports entre parents et adolescents et les rapports entre hommes et femmes. Sur toutes ces questions, le Québec est en plein travail sinon en mutation lente mais ostensible et parfois agressive. Elles viennent renforcer la perte des repères symboliques de l'immigrant, alimentant cet effroi qui habite ses silences et ses regards interrogateurs. Cette interrogation muette et teintée d'appréhension n'est pas toujours repérée, mais elle n'en agit pas moins. Informulée et non identifiable, elle devient aux yeux de ses mentors le plus souvent un reproche ou une accusation implicite sur lesquels dans les cercles plus amicaux l'étranger peut se sentir sommé de s'expliquer, alors même qu'aucune demande explicite n'aura été formulée en ce sens. Le malentendu alors ne fait que s'approfondir et de chaque côté, chacun à sa façon et selon son mode propre va progressivement se replier sur une fuite intérieure.

Avatars du désir et complicités de la violence

L'autre face de la rencontre est donc le mode sous lequel chaque culture a d'avance déterminé les enjeux de la jouissance. En effet chaque culture se distingue par son mode d'exclusion de la jouissance et par les formes sous lesquelles elle en accepte le retour. Si nous nous

repérons à une définition juridique propre aux cultures chrétiennes occidentales dont nous sommes sensés faire encore partie, nous dirions que la jouissance serait le droit d'user et d'abuser. Elle se distingue ainsi de l'usage, le droit d'user, de l'usufruit, le droit de tirer un certain profit de l'usage, et de la propriété qui délimite les modalités de la possession. Dans tous ces domaines les cultures se distinguent jalousement, les unes des autres. Mais aucune ne laisse libre cours à la jouissance, même là où certaines la reconnaissent à certains membres dont elles exigent en retour certaines fonctions sociales bien définies et très contraignantes à ce que nous apprend l'anthropologie culturelle. La jouissance donc comme droit d'user et d'abuser est bien ce que toute société exclut dans la détermination de la possession. Cette exclusion est d'autant plus significative dans le domaine de la parenté qui régit et surdétermine le sexuel à la naissance des conditions du désir dans l'œdipe et la castration. On comprend donc que le rapport à la jouissance et à toutes ses formes d'insistance et de retour, que la psychanalyse interroge sous le concept du désir inconscient, sera un élément radical et fondamental dans les avatars de la rencontre entre deux cultures.

En ce qui concerne notre propos, un double mouvement déstabilise pour chacun le rapport à la jouissance, dans la rencontre de l'un avec l'Autre. L'immigrant privé de ses repères de base quant à son rapport à ce qui est interdit dans sa propre culture n'en lit pas moins dans ces mêmes repères tous les comportements de son hôte québécois dont il n'a pas encore la maîtrise des codes d'échanges. Le Québécois dans son assiette culturelle n'interroge pas vraiment la différence des codes. Cette différence le fascine ou l'agace selon son propre rapport à ce qui est exclu de sa culture. L'Autre en effet, en tant que «survenant» est l'occasion d'une mise en cause du rejet dans la culture de certaines formes de la jouissance, ou bien il marque le temps inconscient du retour de ce qui est interdit et refoulé. Dans les deux cas, la réaction de protection contre ce qui surgit là comme danger de rupture psychique, peut aller du rejet violent dans une fuite auto agressive, à la mise à distance prudente dans une supériorité morale affichée avec plus ou moins de paternalisme, en passant par toutes les gammes du refus de L'Autre et de l'affirmation des distances nécessaires entre cultures ou entre races. De toute façon l'enjeu demeure, chacun à son insu est remis en question dans son mode propre et inconscient d'assumer et de redéfinir l'exclusion et le retour de la jouissance.

Plus que jamais le rapport au corps comme lieu du désir inconscient et du retour pulsionnel des jouissances exclues, devient pour chacun, ce qu'il n'a jamais cessé d'être en dépit du refoulement, un lieu pour se perdre. Ainsi dans les groupes ethniques, pas seulement dans la communauté haïtienne, on constate souvent un refus profond et parfois très sévèrement exprimé dans les cercles intimes contre toute alliance avec des familles québécoises. Ce refus est paradoxal, car les mêmes communautés reconnaissent les avantages de telles alliances. L'argument mis en avant peut apparaître spécieux mais il est à prendre au sérieux car il exprime ce que nous tentons d'identifier ici comme fascination et perte des repères. Si malgré un refus et une distance globale les communautés semblent contradictoirement favoriser certaines alliances, c'est que dans leur logique et leur tactique, ces alliances sont de véritables alliances entre parentés. Les autres dans leur logique ne sont que des mariages, des projets d'individus qui n'impliquent pas de véritables alliances entre les parentés. Ils sont donc considérés comme sans avenir pour la communauté. Les parents de la partie immigrante voient le moment où le couple sera défait et où ils auront à s'occuper des enfants qui en seraient issus comme l'exigent leurs règles culturelles, avec tout leur cortège de réprobations qui accompagnent ce qui est considéré comme une mésalliance.

Bref, ces communautés ont du mal à intégrer les transformations de la vie familiale, qui, au Québec comme ailleurs, mais parfois plus vite, font passer les valeurs corporelles et les projets personnels des couples avant les enjeux sociaux de parenté. Pour ces communautés où les choix de société et la transmission des valeurs culturelles aux générations nouvelles sont des enjeux qui conditionnent leur promotion sociale et leur développement économique, tous les effets de la lutte des groupes de pressions et leurs acquis en ce qui concerne le développement des droits et libertés individuels, sont à la fois un acquis dans le sens de leur promotion, et en même temps des éléments destructeurs de leur équilibre culturel. Elles vivent ces changements avec une ambiguïté profonde et ont tendance à en attribuer les effets négatifs à la culture québécoise comme telle, pendant que les leaders de ces communautés, conscients du fond du problème, s'efforcent avec difficulté de faire distinguer ce qui relève de la culture québécoise et ce qui relève d'une conjoncture historique moderne et nord-américaine.

Dans cette conjoncture le Québec des médias, du télé roman, de la rue et des cafés terrasses, semble présenter un rapport au corps où la fascination de la jouissance oscille entre violence et tendresse, dans

une quête du véritable où le sens serait fondé par le vécu. On y voit la filiation, comme la paternité ramenées aux dimensions du biologique et du juridique dans un retrait significatif de leur dimension anthropologique et symbolique. Cette quête expérimentale du vrai en deçà des figures traditionnelles du croyable, et dont le corps comme lieu de résonance du vécu devient la condition implicite de sincérité, se donne aussi de plus en plus comme une curiosité insatiable où la poursuite de la nouveauté fait loi. Ainsi le corps, lieu d'un travail non dit à la recherche d'un impossible fondement, soutient une curiosité indéfinie sur l'Autre, où l'immigrant expérimente ce qui lui semble être cette ouverture légendaire du Québec sur les autres cultures. Il lui faut un certain temps pour réaliser la distance douloureuse entre ce que demande d'impossible la quête vertigineuse de ce regard posé sur lui, et sa propre inquiétude d'avoir perdu les contours de son propre visage en traversant l'océan du signe. Ce regard qui interroge un visage dont il a perdu les contours, le renvoie au travail insu d'un désir et d'un corps qui ne sont pas les siens. Comment s'y retrouverait-il?

La traversée du miroir aux alouettes

Ceux dont la rencontre a fait ainsi des compagnons d'infortune, mettant en cause pour l'un comme pour l'Autre ce qui fonde leur mode de satisfaction dans la coexistence, soit leur rapport à la jouissance et leur rapport aux conditions du croyable, passé le temps de la fascination et le temps de la déception, peuvent-ils ensemble traverser leurs illusions pour devenir des compagnons de route? Il y a des obstacles spécifiques à cette traversée des illusions dans la rencontre avec l'immigrant. Pourtant seule cette traversée du miroir peut seul permettre à l'un et l'Autre de se saisir comme citoyens du monde dans la promotion de valeurs qui conditionnent la coexistence et la solidarité entre les peuples, mais dans un lieu géographique, politique et symbolique déterminé, avec une histoire spécifique et des exigences particulières quant à une coexistence régionale.

Considérons rapidement trois obstacles courants à cette traversée des illusions. La première est l'idéologie ou la tentation du bien. Elle part d'un présupposé assez simple et à première vue justifiable, que l'immigrant a besoin d'aide, perdu qu'il est dans un milieu tout nouveau pour lui. Cela est vrai. Et le premier venu peut servir à cette fin. Mais justement dans nos sociétés techniques et hautement sophistiquées ce n'est pas le premier venu qui s'offre pour cette aide. Ce sont en général des gens qui en font profession, ou bien dont c'est le passe temps ou bien des gens bien intentionnés voulant le bien de l'immi-

grant. Cette volonté du bien de l'Autre répond à cette générosité spontanée que nous avons mentionnée plus haut et l'alimente. Le bien de l'immigrant en général on croit connaître puisque l'on est un expert dans cette culture où il est perdu et sans repère. C'est cet a priori de savoir ce qu'il faut pour l'autre qui crée le plus de malentendu. Ce savoir précède en général l'enquête sur ce que l'autre attend ou demande. Ainsi notre action le précède et ne lui donne pas l'occasion d'exprimer ses illusions avec la chance de les perdre. Aussi ce que propose à l'immigrant la générosité qui n'a pas ausculté sa demande, déçoit son attente sans qu'il puisse symboliser cette déception de quelque manière que ce soit. Comment en effet être déçu face à tant de générosité, puisque la manière de faire ou le geste valent mieux que ce qui est fait, dans le code de celui qui cherche le bien de l'Autre.

Le deuxième obstacle est la mission politique. Le fonctionnaire ou l'intervenant social y compris dans les domaines si personnels de la santé et de l'éducation, agissent en fonction d'une mission sociale de l'État qu'il représente aux yeux de l'étranger. Pour peu que l'intervenant se présente comme celui qui a un travail à faire, ce qui est tout à fait normal dans nos mentalités modernes d'objectivité scientifique et technique, la situation est celle d'un malentendu de départ. L'immigrant sait, c'est l'une des premières choses qu'il apprend, même s'il fait semblant de l'ignorer, que celui qui s'adresse à lui dans le cadre d'une activité officielle, représente un pouvoir institutionnel. Et ce savoir nécessairement l'intimide et l'inhibe. L'autre a sur lui un pouvoir dont il ne peut évaluer la portée, et par rapport auquel il ne peut se permettre d'être critique comme le serait le conquérant. D'une façon générale son expérience du pouvoir dans sa culture d'origine oriente à son insu son attitude face à l'intervenant, et celui-ci malgré lui se trouve investi d'un pouvoir qui le conforte, mais qu'en d'autres circonstances il aurait jugé encombrant sinon fort arbitraire. Dans cette situation l'immigrant n'a pas d'autre choix que de se positionner comme s'il avait à éviter les coups. Tout malentendu sera vécu par lui comme signe qu'il n'a pas compris et qu'il n'est pas à la hauteur. L'effort même de l'intervenant pour lui faciliter les choses, lui laisse le sentiment de son incapacité. L'intervenant québécois n'aime pas l'impuissance où le réduit parfois l'ambiguïté de cette situation. Chez lui le sentiment de ne pas être compris prend la dimension d'un refus de sa position culturelle quand il n'arrive pas à en contrôler les effets dans la relation.

Le troisième obstacle est l'appropriation culturelle qui tend à s'identifier à l'idéal de l'Autre. Ce comportement se retrouve souvent chez des intervenants qui sont critiques par rapport aux fondements de

leur culture et qui entretiennent une curiosité soutenue envers d'autres modes et d'autres valeurs que les autres cultures volontiers présentent. Cette ouverture est une des meilleures positions pour garantir l'accueil de l'Autre. Mais elle supporte aussi un leurre qui consiste à imaginer pouvoir s'identifier à un idéal qui n'est pas soutenue d'avance par la culture de la quotidienneté. Ce serait un dépaysement à l'intérieur même de la culture de la vie quotidienne. Certes le voyage intérieur dans la culture est possible mais l'Autre rencontré dans un tel voyage est un étranger de l'intérieur qui comme la jouissance, hante déjà l'autre scène de la vie quotidienne. On peut prendre les habits de l'Autre, on peut voyager dans sa musique ou rêver dans sa poésie, mais on ne peut habiter ni son rire ni son geste. Sa jouissance nous reste étrangère quelles que soient les satisfactions que nous pourrions en soutirer. Elle ne nous est croyable qu'au titre d'une confiance qui frôle l'abandon, chose que les cultures modernes ont relégué aux oubliettes.

Comment conclure?

La traversée des illusions est non seulement possible, elle est une exigence de notre temps. Invariablement le tourisme disparaît et l'espace des conquérants s'amenuise avec l'avènement des libertés démocratiques au gré de la mondialisation des marchés et des ressources. Aveugle quant à la fin des idéologies et des totalitarismes qu'elle supportait l'Amérique considère comme sa victoire la chute du mur de Berlin et la fin de l'empire soviétique. C'est une dernière illusion qui nous barre encore l'accès à l'Autre. Nous croyons encore en la supériorité de nos choix de société, aveugles sur le travail d'érosion de nos luttes pour les droits et libertés, et encore innocents quant au rôle déstructurant des substitutions que nous faisons jouer à la science et au droit par rapport à la constitution des conditions du croyable. Nous vivons une époque de transition où les blocs politiques se transforment en blocs commerciaux. Aussi la question de la rencontre nécessaire de l'Autre se pose désormais avec d'autres paramètres définis par les exigences même de la circulation non plus simplement des capitaux, mais aussi des biens culturels, des ressources humaines et de l'information. Les nouvelles structures et les nouveaux contenus de la mondialisation de la coexistence sont en train de définir malgré nous un nouveau rapport au visage de l'Autre. Client ou interlocuteur, il n'est plus le sauvage à éduquer, ni l'espace à conquérir dans la marche historique des pays du nord. On ne s'intéresse plus à sa misère et à sa famine simplement par un sentiment de solidarité chrétienne ou

humaine. Il est le voisin d'à côté dont les déchets polluent l'air que nous respirons et dont le feu peut brûler notre propre maison. Bientôt nous n'aurons plus d'autre choix que d'habiter ensemble des valeurs communes, fondées sur le respect des différences qui autorisent des alliances nouvelles, différents, parfois mêmes opposés, mais citoyens d'une même espérance et d'une même planète.